

ANNE BOQUEL & ÉTIENNE KERN

une histoire
des
parents
d'écrivains

DE BALZAC À MARGUERITE DURAS



Flammarion

Extrait de la publication

une histoire des *parents* d'écrivains

Dans la lignée de l'*Histoire des haines d'écrivains*, avec la même verve et une pluie d'anecdotes, ce livre raconte comment les parents d'écrivains du XIX^e et du XX^e siècle ont réagi à la vocation de leurs rejetons. Pour beaucoup, qui rêvaient d'un métier sérieux ou d'un avenir solide, c'est la disgrâce absolue : Jules Renard n'est qu'un « chieur d'encre » aux yeux de sa mère ; le père de Nerval finit par rompre avec lui. Quant à la mère de Marguerite Duras, elle se désespère : « Tu es faite pour le commerce ! » Car, insiste Mme Gide, il faut bien trouver de quoi « mettre la poule au pot ». D'autres encore sont scandalisés, ou s'agacent d'une imagination jugée débordante. « Poulou n'a rien compris à son enfance », s'écrie la mère de Sartre après avoir lu *Les Mots*.

Certes, tous les parents n'ont pas été hostiles : Honoré a souffert sa vie durant de ses rapports avec la terrible Mme Balzac, qui exérait ses premiers romans, mais il a eu le réconfort d'être le fils de son père ; un Théophile Gautier, une Marguerite Yourcenar ont été encouragés dès l'affirmation de leur vocation. Ce soutien frôle parfois la cocasserie pure : quand, emporté par l'inspiration, Lamartine célébra dans un poème le lierre majestueux, mais imaginaire, qui recouvrait la maison familiale, sa mère s'empressa d'en planter un, afin que nul ne pût prendre Alphonse en défaut...

Peur de la déchéance sociale, fierté face au succès, rejet d'un milieu qu'on connaît mal, incrédulいたé, dévotion ou indifférence : souvent savoureuses, ces réactions à l'irruption de la littérature dans une vie nous font plonger dans l'intimité de ces familles à la fois si lointaines et si proches.

Anne Boquel et Étienne Kern, époux à la ville, sont tous deux agrégés de lettres et anciens élèves de l'École normale supérieure. Anne Boquel enseigne à l'université Paris IV-Sorbonne, Étienne Kern est professeur de lettres en hypokhâgne dans un lycée parisien.

Flammarion

Extrait de la publication

Une histoire des parents
d'écrivains

Dans la même collection

Anne Boquel et Étienne Kern, *Une histoire des haines d'écrivains.*

Christian Delporte, *Une histoire de la langue de bois.*

Stéphane Giocanti, *Une histoire politique de la littérature.*

Graham Robb, *Une histoire de Paris par ceux qui l'ont fait.*

Anne Boquel
Étienne Kern

Une histoire des parents
d'écrivains

De Balzac à Marguerite Duras

Flammarion

© Flammarion, 2010
ISBN : 978-2-0812-2833-7

*À la mémoire de notre amie
Fleur Rodriguez-Gallois
1984-2010*

Prologue

Lorsque, par un décret des puissances suprêmes,
Le Poète apparaît en ce monde ennuyé,
Sa mère épouvantée et pleine de blasphèmes
Crispe ses poings vers Dieu, qui la prend en pitié.

Baudelaire, « Bénédiction ».

« Lis-moi ce que tu as fait. »

Le ton d'Achille-Cléophas Flaubert n'admet pas de réplique. Puisque son fils a décidé, contre sa volonté, de devenir un écrivain, un grimaud, un gratte-papier, autant qu'il sache à quoi s'en tenir. Bientôt, après le déjeuner, le voilà qui s'installe à son aise dans un fauteuil, tandis qu'on ferme la fenêtre pour n'être pas dérangé par les bruits de la route. Le jeune Gustave inspire profondément, car la moue paternelle n'est guère rassurante. D'une voix d'abord timide, puis peu à peu plus assurée, il entame la lecture de son *Éducation sentimentale*¹ au médecin vieillissant, chirurgien de l'Hôtel-Dieu, et l'un des notables les plus respectés de Rouen.

1. Il s'agit ici de la première *Éducation sentimentale*, et non du grand roman aujourd'hui connu sous ce titre, publié en 1869.

Au bout d'une demi-heure, il s'interrompt. Son père dort comme un bienheureux, le menton sur la poitrine.

« Je crois que tu en as assez », s'écrie-t-il soudain avec un geste de dépit. Le docteur se réveille et se met à rire :

« Écrire est une distraction qui n'est pas mauvaise en soi, c'est mieux que d'aller au café ou de perdre son argent au jeu ; mais que faut-il pour écrire ? une plume, de l'encre et du papier, rien de plus ; n'importe qui, s'il est de loisir, peut faire un roman comme M. Hugo ou comme M. de Balzac. La littérature, la poésie, à quoi cela sert-il ? Nul ne l'a jamais su. »

Gustave rétorque alors :

« Dis donc, docteur, peux-tu m'expliquer à quoi sert la rate ? Tu n'en sais rien, ni moi non plus, mais c'est indispensable au corps humain, comme la poésie est indispensable à l'âme humaine ! »

Le bon docteur se lève, hausse les épaules et quitte la pièce en lâchant un soupir. À quoi bon raisonner l'« idiot de la famille » ? Son opinion est faite. Depuis que sa santé précaire – Gustave est sujet à des crises d'épilepsie – a obligé son fils à interrompre des études de droit pour lesquelles il ne montrait d'ailleurs aucun goût, Achille-Cléophas a cessé de nourrir le moindre espoir à son endroit. Et puis son aîné, le brillant Achille, n'est-il pas là pour prendre la relève ?

Et Maxime Du Camp, qui raconte la scène, d'ajouter : « On l'eût singulièrement surpris à ce moment et indigné, si on lui eût dit que son nom, dont il était fier, ne resterait célèbre que parce que ce nom serait illustré par les romans de son fils¹. » Le docteur Flaubert, qui

1. Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, éd. Daniel Oster, Aubier, 1994, p. 226.

Prologue

devait mourir peu après, au début de l'année 1846, n'avait pas deviné le génie de Gustave.

Mais ne lui jetons pas la pierre. Outre que le romancier n'avait guère que vingt-cinq ans à l'époque, et que la première *Éducation sentimentale*, si elle possédait déjà, selon Du Camp, l'« ampleur d'image » et l'« observation profonde »¹ caractéristiques de *Madame Bovary*, n'était pas sans défaut, Achille-Cléophas était-il bien placé pour estimer à sa juste valeur la prose de son fils ? C'est presque une règle d'or que formule Balzac : « Une famille et des amis sont incapables de juger un auteur². »

Depuis Xanthippe, l'épouvantable épouse de Socrate, jusqu'à Thérèse, la compagne de Rousseau, en passant par ces « sœurs abusives » qui s'approprient sans vergogne l'œuvre et la mémoire de leur frère, les annales de la littérature et de la pensée regorgent de ces décalages savoureux entre l'opinion de la postérité et celle des proches. Quoi de plus normal ? Ces divergences ne recouvrent en réalité qu'une question de points de vue. La proximité affective, le manque de recul dans le temps, et souvent l'incompétence en matière littéraire, entraînent fatalement des jugements biaisés, prouvant, s'il en était besoin, que nul n'est prophète en son pays.

Il y aurait beaucoup à dire sur la manière dont les grands esprits sont vus par leur entourage, mais le regard parental demeure à la fois le plus complexe et le plus ambigu. Croirait-on que Léopold Hugo jugeait bon d'infliger des leçons de métrique à son fils déjà

1. *Ibid.*, p. 225.

2. Lettre d'Honoré de Balzac à Laure Surville, 14 février 1829, dans Honoré de Balzac, *Correspondance*, éd. Roger Pierrot et Hervé Yon, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. I (1809-1835), 2006, p. 253.

célèbre ? Que Jules Renard n'était qu'un « chieur d'encre¹ » aux yeux de sa mère ? Que celle de Sartre estimait, après avoir lu l'autobiographie de son fils, que son petit Poulou « n'a[vait] rien compris à son enfance² » ?

Les pères et les mères sont bel et bien les plus exposés à l'inquiétante étrangeté de celui ou de celle qui leur déclare un jour : « je serai écrivain ». Ce sont eux qui sont directement concernés par le choix du métier de leur enfant ; de plus, leur rôle de parents, garants d'un certain nombre de valeurs, les amène, plus naturellement que dans le cas des autres proches de l'écrivain, à juger sa conduite, mais aussi, et surtout, son œuvre.

Au confluent de l'histoire littéraire, de la psychologie et de la sociologie, cette enquête sur les parents d'écrivains prend tout son sens à partir du début du XIX^e siècle. La période qui s'ouvre alors et qui va jusqu'aux années 1960 présente en effet, du point de vue qui est le nôtre, une réelle cohérence, morale, affective et sociologique³. Elle est marquée par le triomphe d'un modèle familial qu'on pourrait qualifier

1. Lettre de Jules Renard à Lucien Guitry, 12 novembre 1902, dans Jules Renard, *Correspondance générale (1880-1910)*, éd. Jean-François Flamant, Champion, 2009, vol. II, p. 850.

2. Cité dans Simone de Beauvoir, *Tout compte fait*, Gallimard, 1972, p. 107.

3. Force est de constater que les parents d'écrivains auxquels nous nous intéressons paraîtraient, aujourd'hui, étonnamment exigeants et autoritaires. C'est que depuis la Seconde Guerre mondiale la crise des valeurs morales et religieuses, l'émancipation des femmes et les bouleversements sociaux ont modifié en profondeur les rapports parents-enfants. C'est pourquoi, dans un souci d'unité, nous n'avons pas poursuivi notre enquête au-delà des années 1960.

Prologue

de « bourgeois », centré sur un cercle étroit, le père, la mère et les enfants¹. Bien que sans commune mesure avec les usages prévalant de nos jours, l'autorité parentale commence à prendre des formes matériellement moins sévères que dans les siècles précédents. On ne trouvera plus guère, aux XIX^e et XX^e siècles, une intransigeance comparable à celle de ces pères que la loi de l'Ancien Régime autorisait à faire emprisonner leurs enfants pour désobéissance. Si certains de nos écrivains ont eu maille à partir avec leurs géniteurs, aucun n'a eu autant à se plaindre d'eux, par exemple, qu'un Diderot, quelques décennies plus tôt : lorsque son fils est emprisonné au donjon de Vincennes pour avoir mis en doute l'existence de Dieu dans sa *Lettre sur les aveugles* (1749), non content de ne pas lever le petit doigt pour le tirer d'embarras, Didier Diderot, prospère coutelier langrois, va jusqu'à lui écrire dans son cachot pour lui conseiller la rédaction d'ouvrages de piété ! Mais si cette autorité se fait moins rude, moins extrême, la sollicitude des parents se révèle dans le même temps plus pesante, et singulièrement en ce qui concerne les choix de carrière.

Si le problème de la vocation littéraire prend pour eux une acuité particulière à partir du début du XIX^e siècle, c'est aussi et surtout parce que cette époque est celle de la révolution romantique. C'en est fini des « belles-lettres » et de leur incarnation, l'aimable dilettante du XVIII^e siècle, le poète de salon qui récite des madrigaux et des énigmes, compose idylle sur églogue, élégie sur épigramme, court après les pensions et se

1. Voir Edward Shorter, *Naissance de la famille moderne, XVIII^e-XX^e siècle*, traduit de l'anglais par Serge Quadruppani, Le Seuil, « Points-Histoire », 1977 (1975), p. 254 sq.

vante de son joli talent. Avec les Vigny, Balzac, Hugo, l'écriture est devenue un sacerdoce. Pas de demi-mesure possible : désormais, on se veut tout ou rien, on est écrivain ou on ne l'est pas. Cet idéal de vocation absolue, qui sera repris à leur compte par les générations suivantes – à cet égard, nous ne sommes pas sortis du romantisme –, engage pleinement le rapport des artistes avec leur famille, et ce d'autant mieux qu'il se double d'un rejet de la bourgeoisie. L'écrivain, bien qu'il en soit généralement issu, se construit contre sa classe, dont il ne cesse de stigmatiser les travers ; les parents, qui ont élevé leur enfant dans l'espoir qu'il trouve sa place dans la société, sont souvent les premiers à s'insurger devant cette forme de rébellion.

Bien sûr, écrire une *Histoire des parents d'écrivains* ne va pas sans difficultés. On se heurte tout d'abord à la plus absurde des contingences : la question démographique. Fatalement, nous ne pouvons enquêter que sur les parents qui ont vécu assez longtemps pour voir leur rejeton devenir écrivain, publier, accéder au rang de personnage public, ce qui nous condamne à ne rien dire d'un Chateaubriand ou d'un Mallarmé. Il n'est pas rare non plus que les parents ne connaissent de la carrière de l'écrivain que les premières années, tels les Malraux, quand ils ne meurent pas à l'orée du succès, comme Fernand Destouches, décédé quelques semaines avant la parution du *Voyage au bout de la nuit*.

Quand les parents sont les témoins de la carrière de leur enfant, encore faut-il qu'on ait gardé trace de leur opinion. Rien, dans les lettres et autres écrits de Paul Verlaine, ne permet vraiment de savoir ce que sa mère, Stéphanie, pensait de ses poèmes. Pour ne rien arranger, les correspondances, qui sont notre source majeure

Prologue

d'information, n'ont pas toujours été conservées, voire n'ont pas forcément existé : Mme Zola, qui jusqu'à sa mort en 1880 a vécu presque continûment avec son fils, n'avait pas de raison de lui écrire. Et l'apparition du téléphone au début du XX^e siècle s'accompagne, on s'en doute, de pertes irrémédiables pour les investigateurs d'aujourd'hui... Viennent heureusement s'ajouter aux lettres les journaux intimes, les souvenirs d'époque, et, bien entendu, les œuvres autobiographiques, pour lesquelles il convient de faire la part des déformations inhérentes au genre. Nous avons enfin eu la chance de pouvoir compter sur la bienveillance de plusieurs auteurs qui ont très aimablement accepté de nous faire partager leurs souvenirs au cours de quelques entretiens.

Tout mis ensemble, c'est beaucoup et c'est peu à la fois. Beaucoup, parce que malgré toutes les restrictions mentionnées, la masse de documents à exploiter reste considérable. Peu, parce qu'il s'agit d'un matériau difficile à manipuler. La lettre, forcément conçue en fonction d'un interlocuteur défini, sélectionne un sentiment fugitif, une anecdote parfois sans importance, fige le réel en fonction de l'angle sous lequel on souhaite le voir considérer, et, pour peu qu'on ait égaré la réponse, ce qui est souvent le cas, nous cantonne aux hypothèses. Dans son journal, dans ses mémoires, on écrit ce qu'on veut faire échapper à l'oubli, parfois sous le coup de l'émotion, sans souci de hiérarchiser les événements les uns par rapport aux autres ou de transcrire la réalité du quotidien, d'où le risque, pour le lecteur, de commettre des erreurs de perspective. C'est à travers ce maquis complexe, partiellement tronqué mais toujours passionnant, qu'il nous a fallu nous frayer un chemin.

Précisons-le pour finir : dépourvue de toute ambition psychanalytique, cette plongée dans l'intimité de nos grands auteurs n'entend pas aborder de front la question de la naissance d'une vocation littéraire. Centrée sur le regard et l'attitude des parents à l'égard des enfants, et non l'inverse, cette enquête ne s'étendra pas sur les souffrances et encore moins sur les traumatismes dont sont victimes les écrivains¹. Pour poignantes que soient les mercuriales ou les déclarations d'amour adressées à des parents honnis ou adulés, et pour intéressante que soit l'inscription de l'histoire familiale dans l'œuvre de nos auteurs, où les figures parentales jouent souvent un grand rôle, on ne se penchera sur ce type de questions, au demeurant richement illustrées par d'excellents ouvrages, que dans la mesure où elles éclairent notre problème : savoir comment, de l'époque de Lamartine et de Balzac à celle de Duras et de Robbe-Grillet, ces hommes et ces femmes dont le prénom nous est bien moins familier que le nom ont vécu les choix de leur enfant.

Car c'est bien de vivre une vocation qu'il s'agit, avec ce que cela suppose de maladresse, de déception, d'enthousiasme, d'irrationalité dans le rapport à l'enfant et à son œuvre. En définitive, ce que nous avons à cœur d'explorer ici, c'est la manière dont la littérature, souvent à mille lieues des préoccupations parentales, peut faire irruption dans une existence au point d'en bouleverser le cours. L'activité de l'écrivain est toujours, à travers le regard de ses parents, lestée d'un poids de

1. On ne trouvera pas non plus ici de tentative systématique pour différencier, dans l'optique des *gender studies*, l'opinion des pères et celle des mères, dans la mesure où les faits n'indiquent pas qu'il existe la moindre règle générale en ce domaine.

Prologue

réalité que le temps et l'oubli ont tendance à occulter, et auquel nous avons voulu, à la faveur d'un livre d'images – parce qu'il est conçu comme une galerie de portraits, mais aussi parce qu'on y devine, en filigrane, derrière les craintes et les préjugés parentaux, l'image que les « vraies gens » se font de l'écrivain –, redonner vie.

I

« Ce n'est pas du travail »

« Le beau métier de se tremper les doigts dans l'encre ! Si je n'avais manié qu'une plume, mes enfants n'auraient pas de quoi vivre aujourd'hui. »

Achille-Cléophas Flaubert

« Impossible ! »

En ce début d'année 1819, on pourrait presque voir trembler les murs de la vieille maison du Marais, sise rue du Temple, à l'angle de la rue Pastourelle, qu'occupe toute la famille Balzac depuis 1814. Une scène dantesque se déroule au salon. Deux terribles protagonistes se font face : d'un côté, un robuste vieillard de soixante-treize ans, mesurant un bon mètre soixante-deux, vêtu d'une robe de chambre en soie puce, la tête enfoncée dans une grosse cravate nouée à la mode Directoire, au visage mobile et expressif ; de l'autre, un gros garçon de vingt ans, un mètre soixante, les joues pleines et rebondies, les cheveux en bataille, le verbe haut, le geste vif et, déjà, ce regard noir, semblable à celui du grand Napoléon. Le père et le fils. Les traits du premier reflètent sa profonde stupéfaction, et peut-être aussi un courroux naissant. Ceux du second sont empreints d'une détermination inébranlable.

La nouvelle, aussi incroyable qu'imprévisible, vient de tomber comme la foudre aux pieds des Balzac. Honoré, le premier fils de la maison, refuse de devenir notaire. Il n'empruntera pas le chemin tout tracé qu'envisagent pour lui ses parents, désireux de le voir faire un beau mariage et s'établir commodément dans la vie grâce à la dot d'une hypothétique héritière. De son passage chez l'avoué Merville (qui deviendra le Derville de *La Comédie humaine*), de son succès, le 4 janvier 1819, au premier examen du baccalauréat en droit, Balzac a beaucoup retenu, mais non dans le sens où l'entend sa famille : rien ne l'intéresse tant, pour le moment, que ces immenses lectures dont il est assoiffé, et qui le font rogner sur ses heures de sommeil et de loisir. Il se rêve en philosophe, se voit déjà mener à bien un *Discours sur l'immortalité de l'âme*. Et s'il vivait de sa plume ?

Cette révélation provoque, on s'en doute, une tempête sans précédent au cœur de cette respectable famille bourgeoise. On crie, on s'emporte, on tente de se raisonner les uns les autres, on discute à n'en plus finir sur l'attitude qu'il convient d'adopter face au jeune récalcitrant. Ne va-t-il pas mettre en péril ses chances de faire carrière, tout en perdant à jamais la possibilité de gagner convenablement sa vie ?

Lui, écrivain ? Comment prendre au sérieux cette nouvelle lubie ? C'est que ce bon gros garçon maladroit fait figure de moulin à paroles plutôt que de brillant causeur. Du reste, il n'a pas encore donné la moindre preuve d'une quelconque prédisposition pour les lettres, puisqu'il n'a rien écrit ! Ses résultats scolaires au collège de Vendôme, puis à la pension Lepître à Paris, ont toujours laissé à désirer. On murmure même qu'il est juste bon à devenir expéditionnaire.